

Éditorial : Politique de la psychanalyse, quelques lectures

La psychanalyse suppose deux personnes qui se soumettent à une expérience de parole, singulière, explorant une souffrance, un trauma, ayant causé parfois des blessures secrètes. Que vient faire la politique – la chose publique – dans ce lieu de l'intime ?

Lacan introduit la question de la politique du psychanalyste, dans un texte écrit en 1958 « La direction de la cure ». À côté de la stratégie à long terme du transfert et de l'interprétation qui relève de la tactique manœuvrant avec les aléas du terrain, Lacan situe la politique du côté de l'action. Il s'agit, pour lui de faire un pas décisif, de dégager la conduite des cures d'une vision normative, dominante dans le milieu analytique, la théorie adaptative du moi à la réalité. Lacan réfute l'idée que le « rapport à la réalité va de soi » [\[1\]](#). Sa pratique en psychiatrie, les paroles entendues sur le divan lui ont appris qu'une dimension de l'expérience est insistance d'autre chose faisant objection à la réalité, cadrée par les dimensions de l'imaginaire et du symbolique. Il cherche à en rendre compte, ce qui suppose un acte, c'est-à-dire une mise en suspens des savoirs disponibles, une ouverture vers des signifiants nouveaux.

Commentant ce passage de « La direction de la cure », dans son cours, Jacques-Alain Miller indique que la politique de la psychanalyse concerne l'éthique « au service de laquelle et sous l'impulsion de laquelle se déroule l'expérience » [\[2\]](#). Et il précise qu'« elle concerne les conditions mêmes de l'action analytique [...], et [...] les conditions de possibilité de l'analyse » [\[3\]](#).

L'éthique est à situer du côté de *das Ding*, la Chose indialectisable, intraitable, irréductible [4]. Lisons Lacan : « Je suis à la place d'où se vocifère que "l'univers est un défaut dans la pureté du Non-Être" [...]. Elle s'appelle la Jouissance, et c'est elle dont le défaut rendrait vain l'univers » [5]. La position éthique du psychanalyste est d'entendre ce qui exige et vocifère. Il consent, dans la séance, à occuper la place de ce qui vocifère dans les failles de la parole. Ce praticien offre ainsi chance que l'expérience analytique puisse avoir lieu. Il soutient, par sa présence, les conditions de l'expérience.

La recherche dans le champ de la psychanalyse se poursuit, aujourd'hui, démontrant en quoi l'éthique du clinicien est, spécialement requise. Les événements étonnants qui ont surgi ces derniers temps mettent, plus que jamais, à l'épreuve le concept de *réalité partagée* dont répondraient des instances de perception et de représentation. Des faits inouïs ont fragmenté les discours qui parcourent notre monde ; la langue du poète leur fait étrangement écho :

« La réalité est une corde raide.
Si je glisse, je me dis "tiens, c'est intéressant",
La plupart du temps, je glisse
Dans cette version fugitive, cet éclair. » [6]

Les livres mis à l'honneur cette semaine, apportent leurs zones de lumière : réflexions autour de l'universel, avancées décisives dans le champ de la dite « santé mentale »... Ces ouvrages s'inscrivent dans une politique analytique faisant place au réel sans loi qui travaille la civilisation à son insu.

[1] Lacan J., « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 590.

[2] Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Les divins détails », enseignement prononcé dans le cadre du département

de psychanalyse de l'université Paris 8, leçon du 31 mai 1989, inédit.

[3] Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Le banquet des analystes », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, leçon du 15 novembre 1989, inédit.

[4] Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre VII, *L'Éthique de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1986.

[5] Lacan J., « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », *Écrits, op. cit.*, p. 819.

[6] Sollers P., « De Kooning, vite », *La Guerre du goût*, Paris, Gallimard, 1996, p. 156.

Francesca Biagi-Chai : Réponses à deux questions sur « Traverser les murs »

Céline Aulit & Agnès Vigué-Camus – Votre livre pose la question globale du rapport entre la psychanalyse et l'institution psychiatrique qui s'est déplacé depuis les années 1970 [*]. De ce point de vue, il nous semble que deux fils peuvent être suivis dans sa lecture.

Le premier concerne la psychiatrie comme discipline. Ainsi, vous écrivez : « L'avenir de la psychiatrie sera psychanalytique ou ne sera pas » [1]. C'est une proposition très forte, radicale. Est-ce que cela voudrait dire que la psychiatrie, en tant que discipline, pourrait disparaître,

dissoute dans les neurosciences, car la clinique psychiatrique n'existerait plus ?

À cette clinique psychiatrique se substitue une politique édictée par les agences de santé qui recommandent, par exemple, « aux soignants de permettre au patient de mieux comprendre sa maladie » [2]. Ceux qui prônent l'application de ces bonnes pratiques, signalez-vous, « ne savent aucunement de quoi ils parlent ». Ils ignorent que « ne rien vouloir savoir du réel, n'empêche pas qu'il fasse retour » [3].

Le second fil, qui court tout au long de votre ouvrage, traite de l'institution psychiatrique dans laquelle se loge la psychanalyse, dont la dimension subversive a pour effet, comme vous le dites, de « tordre l'institution » [4]. Comment les choses se sont-elles jouées au fur et à mesure des années et qu'y a-t-il de nouveau aujourd'hui ? Pour répondre au mouvement en vogue de désinstitutionalisation et de crainte de la chronicité, vous avez, entre autres, cette formule percutante : « le patient qui s'installe ne démontre rien d'autre qu'un laisser tomber des soignants » [5].

Ce passage est très enseignant. Il met en exergue l'hôpital comme lieu où peut s'installer le transfert, et par là, la trame d'un discours qui soutient le sujet et lui permet une séparation qui ne soit pas un *laisser-tomber* heurt. Finalement on veut faire l'impasse sur ce temps constitutif alors même que le sujet en a déjà été privé une fois. Ne pourrait-on pas dire que « le laisser tomber des soignants » [6] est précisément cette absence de « concernement » [7], comme le reprend Lacan dans son petit discours aux psychiatres ?

Pourriez-vous déplier ces différents points et nous dire si une clinique du réel, que vous épinglez comme un avenir possible, a des chances de se faufiler dans les institutions à l'heure actuelle, alors même que la psychanalyse n'occupe plus la place qu'elle a pu avoir ?

Francesca Biagi-Chai – Vous posez la question de la disparition de la psychiatrie comme discipline. Elle se pose comme conséquence du discours du capitalisme et de « sa curieuse copulation avec la science » [\[8\]](#). Le réel des neurosciences est, comme celui de la science qui l'englobe, *manipulable de l'extérieur* [\[9\]](#). Dans le domaine de la psychiatrie, il est fabriqué à mesure de ce qui se présente comme phénomènes : les comportements sont liés au système limbique ou bien sont dépendants des hormones, du cerveau bio-neuro-génético-hormono-fonctionnel. Ce réel de la science n'est pas un classement, comme peut l'être le DSM, il est un savoir construit, non sans rapport avec le fantasme qui guide la recherche du scientifique. Ainsi, un ouvrage récent passe en revue les événements socio-historiques à la lumière de la crise d'épilepsie [\[10\]](#). C'est un réel qui veut rendre compte de tout, tout traiter, tout savoir. Le discours du capitaliste ne veut rien savoir de la castration. Il peut tout fournir dans l'anticipation des désirs et dans l'évacuation du savoir du symptôme au profit du produit. L'alliance du capitalisme et de la science est parfaite, ensemble ils produisent du savoir dans le réel, un savoir donc qui n'en est plus un.

La psychanalyse partant du sujet, ou plus exactement du *parlêtre*, renverse cette conception autant chimérique que fascisante du réel pour reconnaître le réel sans loi, comme le nom de l'impossible à partir de quoi quelque chose est possible. « Dans la psychanalyse il n'y a pas de savoir dans le réel. Le savoir est une élucubration [transférentielle] sur un réel » [\[11\]](#), indique Jacques-Alain Miller, ce qui renvoie chacun à la possibilité de traiter son réel, de le traiter par le savoir qui ne se sait pas encore. En théorie la psychiatrie pourrait disparaître, on en voit l'amorce ; en réalité elle ne le peut pas parce que le réel, dans son statut de non-sens, insiste, et bien malin celui qui pourrait l'arrêter avec du savoir préfabriqué. De ce fait, si les politiques de santé

mentale négligent cette dimension et la possibilité que la psychanalyse offre au patient d'identifier son réel, d'en connaître la logique, d'en déjouer les conséquences, la société tout entière sera confrontée aux effets destructeurs qui ne cesseront de faire retour. Elle continuera de se poser des questions sur les meurtres « immotivés », les passages à l'acte, « les transgressions » chez des sujets si doux et gentils ou chez des citoyens au-dessus de tout soupçons.

La clinique orientée par la psychanalyse a-t-elle, dites-vous, des chances de se faufiler dans les institutions à l'heure actuelle alors que la psychanalyse n'y occupe plus la place qu'elle a eue. Non seulement elle a des chances de le faire, mais je dirais qu'elle y est déjà. Elle n'y est pas visible, mais elle y est efficace, conséquente et bien implantée. Efficace, j'entends par là *dans la pratique*, chez chaque soignant qui s'en soutient, mais aussi par la transmission aux équipes. Il est connu que les lacaniens travaillent beaucoup et travaillent bien, c'est ainsi que la psychanalyse s'y est maintenue et amplifiée, faisant passer dans les institutions l'éclairage sur le réel nécessaire à dépasser une situation en impasse. Et comment le font-ils ? Pas dans un face à face des opinions, mais du lieu du réel. Réel qu'ils ont découvert dans leur propre cure, au-delà du père, dans l'expérience de l'Autre barré. Ainsi, ils distillent, chacun à leur manière, ce qui peut éclairer, dans le champ de la clinique, le discours du maître. Le maître qui ne peut que vouloir que cela « fonctionne » et d'une certaine manière, il se moque des moyens. L'analyste, au contraire, y est nécessairement intéressé, car ce sont les moyens propres du sujet qu'il fait advenir. L'institution se tord quand l'invisible du travail des analystes passe au visible, une subversion a pu se produire. De plus, il y a des institutions dirigées par des psychanalystes d'orientation lacanienne.

Enfin, vous interrogez le « laisser-tomber » des soignants dans la constitution de cette forme d'apathie, de passivité

que l'on appelle *chronicité*. La chronicité c'est un des noms du réel de la jouissance dans la psychose. S'en remettre à l'Autre pour retrouver la motivation du vivant ou s'appuyer sur l'autre, car le symbolique fait défaut, c'est ce que Lacan enseigne tout au long du Séminaire III. La jouissance du patient est une interrogation pour les soignants. De savoir ce point concernant la chronicité, entre autres, contribue à ce qu'ils se sentent « concernés » au sens d'un désir, puisque cela relève désormais de la clinique. Le transfert passe par ces élucidations et l'offre de transfert gagne quelle que soit l'institution. Dans la même veine le « laisser-tomber » s'éclaire comme celui de l'Autre, et non du soignant. Dès lors, dialogues et stratégies se succèdent, une perspective propre à la logique du sujet se dessine, un point de fuite dépassant les impasses imaginaires permet une sortie de l'institution, non du transfert, ou du discours.

[*] Le livre de F. Biagi-Chai, *Traverser les murs. La folie, de la psychiatrie à la psychanalyse*, Paris, Imago, 2020, est disponible à la vente en ligne sur le site de [ECF-Echoppe](#). Et conversation croisée autour du thème « Contre l'universel, une clinique du réel », avec F. Biagi-Chai, P. La Sagna & R. Adam, le 11 février 2021, en visioconférence, [inscriptions en ligne](#).

[1] Biagi-Chai F., *Traverser les murs. La folie, de la psychiatrie à la psychanalyse*, Paris, Imago, 2020, p. 27.

[2] *Ibid.*, p. 26.

[3] *Ibid.*, p. 27.

[4] *Ibid.*, p. 123.

[5] *Ibid.*, p. 172.

[6] *Ibid.*

[7] Lacan J., « Petit discours aux psychiatres de Sainte-

Anne », 10 novembre 1967, inédit.

[8] Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'Envers de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1991, p. 126.

[9] Cf. Cottet S., « En ligne avec Serge Cottet », entretien, *La Cause du désir*, n°84, mai 2013, p. 12.

[10] Cf. Naccache L., *L'Homme réseau-nable. Du microcosme cérébral au macrocosme social*, Paris, Odile Jacob, 2015.

[11] Miller J.-A., « Le réel au XXI^e siècle. Présentation du thème du IX^e Congrès de l'AMP », *La Cause du désir*, n°82, octobre 2012, p. 92.

À propos de « Traverser les murs »

Dans ce recueil d'entretiens, Francesca Biagi-Chai affirme que, dans le malaise de la civilisation actuel, « notre époque méconnaît et veut méconnaître la folie », faisant des hommes des êtres de « pure volonté », « hors lien », « des êtres qui ne seraient pas sujets dans la parole qu'ils habitent » [*][1]. Pourtant, il y a nécessairement « un effet d'échappement », dans l'art, dans le symptôme, dans la folie, dans le crime, « soit dans ce qui fera obstacle à la pureté d'un marché », il « y aura toujours, parmi ces échappements, des patients, pour lesquels un lieu est nécessaire pour faire lien » [2].

Ce lieu peut être l'analyste avec lequel s'établit un lien. L'articulation signifiante est un mode de lien, mais pour certains en grande difficulté il faut un lieu d'accueil matériel qui puisse incarner cet espace et cette permanence.

F. Biagi-Chai a pensé et conçu un dispositif de soin de cet ordre dans lequel psychiatrie et psychanalyse ne s'excluent pas, mais s'enrichissent l'une l'autre.

Dans *Traverser les murs*, elle évoque son expérience de la psychiatrie et de la psychanalyse et la création d'un lieu de soin à l'intérieur d'un EPS [3] pour une hospitalisation de jour, car « il était souhaitable que l'extérieur, auquel les patients auraient à se confronter, vienne à l'intérieur... à leur rencontre » [4]. Un lieu fluide et souple dans ses modes de prise en charge.

F. Biagi-Chai montre la valeur de ce modèle remarquablement opérant, malgré un usage des murs qui auraient pu paraître obsolètes aux vues des nouvelles directives concernant la psychiatrie et l'évolution de la politique de secteur. Selon la psychanalyste, ce type de lieu reste essentiel pour le traitement des patients dits psychotiques, car il forme une sorte de sas permettant une réponse singularisée, orientée par la psychanalyse lacanienne. Ainsi, l'hôpital psychiatrique peut « maintenir le changement de paradigme [...] uniquement si l'on opère un retournement complet de la conception du dehors et du dedans. L'hospitalisation temps plein viendrait prendre sa place au sein d'un réseau ouvert d'hospitalisation de jour. Ce qui fait l'hospitalisation de jour, ce n'est pas le lieu, mais le discours qui s'y tient » [5].

Le passage d'un lieu à un autre est envisagé comme trajet sur la bande de Moebius « qu'assure la continuité du transfert » [6], la garantie d'un lien « à vie », au sens de la garantie d'un recours, d'une défense contre la rupture. Le dispositif doit permettre de faire jouer la problématique aliénation-séparation.

F. Biagi-Chai s'attache à démontrer en quoi l'homme libre, soit le fou selon Lacan, est un désaliéné et qu'il y a à l'aliéner « de la bonne manière » en faisant lien avec lui, lien pas sans un lieu qui prenne la place du lien quand celui-ci ne peut plus tenir.

L'accueil va, au minimum, vers la réduction des effets de laisser-tomber comme les conduites pseudo-psychopathiques. Ainsi, le « traitement possible de la psychose dans l'institution, à partir du transfert, permet l'amorce d'une spirale ascendante par laquelle le sujet pourra sortir d'un présent qui se fige et tend à s'éterniser » [7]. L'auteure propose d'y associer divers lieux, composés à la fois de soignants formés à la psychiatrie, à la psychanalyse ainsi que des éléments associés au champ culturel, etc. « véritables pépinières à sublimation côté patients, véritables pépinières à savoir [...] côté participants », le tout orienté par les enseignements de Lacan et de Jacques-Alain Miller.

« La psychanalyse [...] est éminemment indiquée dans les cas de psychose », précise F. Biagi-Chai, ainsi que dans les expertises. La psychanalyse « induit le remaniement des institutions [...] en les incluant pleinement dans la dimension *antiségrégative* qui la caractérise » [8] et elle permet qu'une circulation « se substitue à l'errance » [9] et à l'isolement. « C'est le lieu où le sujet peut *refaire*, à travers l'expérience de soin qu'il y rencontre, un lien social » [10].

« La soumission au maître moderne entraîne la psychiatrie sur la pente de la simplification » [11].

Ce livre répond à une urgence face à la forme cynique du malaise actuel de la civilisation. Il nous livre une grande expérience clinique, une somme d'une très grande clarté.

Le travail de F. Biagi-Chai nous éclaire sur la casuistique des passages à l'acte, leur singularité, la façon dont ils ont pu être traités et sur la clinique de l'acte du psychanalyste

ou de l'intervention.

[*] Le livre de F. Biagi-Chai, *Traverser les murs. La folie, de la psychiatrie à la psychanalyse*, Paris, Imago, 2020, est disponible à la vente en ligne sur le site de [ECF-Echoppe](#). Et conversation croisée autour du thème « Contre l'universel, une clinique du réel », avec F. Biagi-Chai, P. La Sagna & R. Adam, le 11 février 2021, en visioconférence, [inscriptions en ligne](#).

[1] Biagi-Chai F., *Traverser les murs. La folie, de la psychiatrie à la psychanalyse*, Paris, Imago, 2020, p. 233.

[2] *Ibid.*

[3] EPS : établissement public de santé.

[4] Biagi-Chai F., *Traverser les murs, op. cit.*, p. 233.

[5] *Ibid.*, p. 234.

[6] *Ibid.*, p. 234-235.

[7] *Ibid.*

[8] *Ibid.*, p. 236.

[9] *Ibid.*

[10] *Ibid.*, p. 237.

[11] *Ibid.*, p. 236.

« Contre l'universel » : « L'étourdit », l'équivoque logique et la politique

Contre l'universel [\[*\]](#)^[1] explore, ligne à ligne, les détours de « L'étourdit ». Lacan y déploie l'équivoque logique, et les conséquences que l'on peut en tirer sur la position du psychanalyste dans le lien social et la politique. De nombreux exemples d'équivoques logiques sont présents chez Lacan, mais pour m'en tenir à « L'étourdit », je relève cette phrase : « Ça ne sera pas un progrès, puisqu'il n'y en a pas qui ne fasse regret, regret d'une perte » [\[2\]](#).

Cette logique n'est pas progressiste, pas réactionnaire non plus, mais souligne avec une ironie topologique combien toute entreprise se fonde de l'exclusion d'un point de réel qui la travaille à la base, et qui fera les écueils et obstacles qu'elle rencontrera : ce qui surgit à la fin d'un discours est écrit dès le départ, sur le ticket d'entrée. Le point où ça se boucle est aussi le point où se rejoint quelque chose de l'impensé du départ, même si les deux points n'en sont topologiquement qu'un, d'où l'inaccessible du deux. Tout projet se fonde d'un certain rejet, du fait même que le sujet ne peut se fondre complètement dans la chaîne signifiante, d'où son rapport à l'impossible. Un « discours, quel qu'il soit, se fonde d'exclure ce que le langage y apporte d'impossible, à savoir le rapport sexuel » [\[3\]](#), indique Lacan dans « L'étourdit ». Nous pouvons, dans la même veine saisir ces autres affirmations qui illustrent l'équivoque logique, par exemple la fameuse phrase de Proudhon : la propriété, c'est le vol ; ou bien celle de Saint-Paul : c'est la loi qui fait le péché ; ou encore celle de Machiavel [\[4\]](#) : si vous voulez être assiégé, construisez une forteresse.

Cette logique serait un moteur très puissant dans la théorie lacanienne pour lire la clinique, mais n'est-ce pas aussi un formidable outil pour lire le temps contemporain, en soulignant dans chaque entreprise la part impossible qu'elle installe, tout rejet de l'impossible logique inclus dans le projet lui-même ? Ce qui ne veut pas dire qu'il ne faut pas faire de projets, mais pas sans être averti de ces paradoxes. Cela rejoint ce que disait, avec ironie, Lacan à Vincennes à l'étudiant qui voulait faire sortir tout le monde de l'université : « C'est que tout est là, mon vieux. Pour arriver à ce qu'ils en sortent, vous y entrez » ^[5]. Cela peut s'appliquer aussi aux institutions, analytiques mais pas seulement, mis en forme dans ce qu'on a appelé « principe de Shirky » (d'après le journaliste américain Clay Shirky) selon lequel « les institutions ont tendance à perpétuer le problème dont elles sont la solution ».

La place de l'analyste dans la cité, au sens politique, s'en déduit : n'est-elle pas aussi celle d'interpréter la part de rejet inhérente à tout projet ? Soit toucher à la langue d'une époque en révélant l'équivoque logique produite par ses signifiants-maîtres ?

Il y a, à ce propos, une longue tradition de réflexion sur l'usage de l'équivoque en politique, en particulier la « doctrine de l'équivoque » chez les jésuites ^[6]. Elle promeut la pratique d'un judo salutaire contre l'univocité et le purisme visés par certaines politiques, ce que relevait aussi le poète Torquato Accetto, dans son traité *De la dissimulation honnête* : « l'homme, qui est un petit monde, dispose parfois hors de lui-même un certain espace qu'il faut appeler équivoque, non certes entendu comme simplement faux, afin d'y recevoir, pour ainsi dire, les flèches de la fortune et se préparer à la rencontre de qui vaut et veut plus dans le cours présent des intérêts humains » ^[7].

L'équivoque – dont Lacan nous livre une théorie et une

orientation topologique pour l'interprétation dans « L'étourdit », dépliée dans l'ouvrage *Contrer l'universel* – est le lieu de la respiration humaine, à préserver par un maniement politique subtil de la logique qui peut servir de boussole pour se positionner, en ménageant la place de l'impossible-à-dire.

Cela peut porter à conséquences dans les politiques contemporaines, par exemple concernant la question brûlante de l'inclusion, signifiant-maître si présent à notre époque : pas d'inclusion qui ne se fonde de l'exclusion. En effet, inclure, scolairement par exemple, c'est inclure mais en tant que préalablement exclu, ce qui signe l'exclusion et la désigne, et donc ne va pas sans des effets paradoxaux très tangibles dans les cours de récréation – ceux qu'on voulait inclure se retrouvant stigmatisés, en butte à une nouvelle exclusion interne. Cela donne du fil à retordre aux politiques de discrimination, positive aussi bien, car discriminer, même positivement, c'est quand même discriminer, et donc perpétuer ce contre quoi on se dresse. De ce point de vue, *anti-* et *pro-*, même combat ! C'est au fond la logique de l'universel, que Lacan situe côté homme de la sexuation, logique de clôture des ensembles fermés et de leur exclusion corrélative.

Le maître vise à clore – le sujet comme les corps – ce qui ouvre sur l'Empire, l'*Un-pire* disait Lacan dans « L'étourdit ». Inclusion et exclusion ont une même racine commune, le *claudere* latin, qui donne *clore* : inclusion comme exclusion restent tous deux captifs d'une épistémologie de la clôture, de l'ensemble fermé. Ce qui s'en sépare par le biais de l'équivoque, pas *contre* mais à *côté*, ouvre plutôt sur ce qui est du registre de l'*é-clore* : à savoir l'ouverture corrélative de la rupture de la clôture, orientée sur le *pas-tout*. Une autre voie se déchiffre pour notre temps, pas à pas, dans *Contrer l'universel* et « L'étourdit ».

[*] Le livre de P. La Sagna & R. Adam, *Contrer l'universel. « L'étourdit » de Lacan à la lettre*, Paris, Michèle, 2020, est disponible à la vente en ligne sur le site de [ECF-Echoppe](#). Et conversation croisée autour du thème « Contre l'universel, une clinique du réel », avec F. Biagi-Chai, P. La Sagna & R. Adam, le 11 février 2021, en visioconférence, [inscriptions en ligne](#).

[1] La Sagna P. & Adam R., *Contrer l'universel. « L'étourdit » de Lacan à la lettre*, Paris, Michèle, 2020.

[2] Lacan J., « L'étourdit », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 494.

[3] *Ibid.*, p. 487.

[4] Machiavel N., « Discours sur la première décade de Tite-live », *Le Prince et autres œuvres*, Paris, Robert Laffont, 2018.

[5] Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'Envers de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1991, p. 236.

[6] Cavaillé J.-P., « Histoires d'équivoques », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques* n°33, avril 2004.

[7] Accetto T., *Della Dissimulazione onesta*, Naples, 1641, chap. III.

Amour du père / désir de père

Virginia Rajkumar – Dernière saison d'une série, *Père-version et consentements* [\[*\]\[1\]](#), vous pousse, de page en page, à vouloir savoir la suite. Trois opérateurs scandent ce trajet : fonction du père, conditions de paternité, et consentements. Cela commence avec l'enfant, face au tableau de la sexuation de ses parents : ça le regarde. C'est une orientation inédite. C'est une invitation à interroger les désirs qui ont présidé à sa naissance, à dire sa curiosité face à ce qui se passe entre eux, à lire ses symptômes aux prises avec une origine qui restera toujours énigmatique.

De là, un « forçage » : éclairer le côté homme par le père du Séminaire « R.S.I. », absent du tableau. Le désir du père devient un nouvel opérateur, par le biais de son consentement à faire d'une femme la cause de son désir, là où *Le Nom-du-Père* se substituait, jusque-là, au Désir de la Mère. La *père-version* ne se décline-t-elle pas alors au pluriel selon le singulier de chaque version ?

Vous vous inspirez alors de Jacques-Alain Miller, quand il pose qu'un troisième opérateur est nécessaire à la condition d'être père : « Un homme ne devient père qu'à la condition de consentir au *pas-tout* du désir féminin. » [\[2\]](#) Pourquoi ? Le père moderne serait-il alors celui qui se « coltine » la sexualité féminine ?

Dominique Wintrebert – Précisons tout d'abord que *Père-version et consentements* est le fruit d'un travail de réflexion collectif. C'est au nom de ce collectif, « Travaux dirigés de psychanalyse », que je réponds aujourd'hui à vos questions.

Partis, il y a dix ans de cela, de la féminité de la mère et de la part cruciale qu'elle occupe dans le destin de l'enfant, nous avons précisé notre recherche en mettant l'accent sur la

rencontre avec la castration maternelle en tant qu'elle est à la fois traumatique et structurante pour l'enfant. Nous suivions cette indication de Lacan : « la signification de la castration ne prend de fait sa portée efficiente [...] quant à la formation des symptômes, qu'à partir de sa découverte comme castration de la mère » [\[3\]](#).

Nous franchissons avec cette parution un pas supplémentaire : situer les implications du rapport de la mère à sa propre castration dans la relation qu'elle a avec l'homme qu'elle choisit – souvent à son insu – pour être le père de ses enfants.

D'où ce troisième ouvrage, centré sur la sexualité féminine et sur la façon dont le père s'y affronte. Le recours au tableau de la sexuation, alors que ni la mère ni le père ni, à plus forte raison, l'enfant n'y figurent, pourrait surprendre. Notre objectif a été d'en dessiner un usage, fondé sur la lecture que peut en faire un enfant, dans le parcours avec un analyste. Ce qui concerne la sexualité de ses parents le regarde. Curiosité toujours vive, et souvent tue, dont rend si bien compte Raymond Queneau, l'oreille collée au mur de la chambre conjugale : « et j'entends gémir cette infidèle » [\[4\]](#). Homme et femme sont là, derrière cette porte fermée. Qu'est-ce qui s'y joue qui concerne l'enfant ?

Voilà comment nous sommes passés de l'autre côté de la porte, pour redécouvrir que là non plus, rien ne va de soi ! « Jouis de la femme que tu aimes » [\[5\]](#), nous encourage « L'Ecclésiaste ». Freud déjà en soulignait la problématique, affirmant que la vie amoureuse pâtit d'un rabaissement général [\[6\]](#). Effectivement, « c'est justement de l'aimer que vient l'obstacle » [\[7\]](#), surenchérit Lacan, obstacle souvent source de conflits, voire de séparations. Y aurait-il un moyen de le surmonter ?

« Un homme ne devient père qu'à la condition de consentir au *pas-tout* qui fait la structure du désir féminin » [\[8\]](#) Nous

avons pris alors appui sur cette indication de Jacques-Alain Miller, laquelle ponctue le livre à plusieurs reprises.

Quel pas de plus Lacan fait-il lorsqu'il parle de *père-version* ? Le recours au tableau de la sexuation nous permet de préciser ce qui relie, comme homme, le père à la mère en tant que femme, ainsi que les conditions de paternité. Les « consentements », tant côté homme que côté femme, viennent nouer amour, désir et jouissance. Reste en toile de fond ce *pas-tout* qui échappe à la logique phallique. Il s'agit alors de cerner comment jouissance fétichiste du père et jouissance Autre de sa femme, peuvent coexister, au-delà de ce qui est régi par le phallus.

Et donc, pour répondre à votre question sur ledit « père moderne », il ne peut se contenter de jouir. Il lui faut satisfaire la demande d'amour de sa/son partenaire, lui conférant ainsi une place singulière, permettant à l'enfant de se déloger d'une place d'objet.

[*] Le livre de G. Haberberg, É. Leclerc-Razavet & D. Wintrebert (s/dir.), *Père-version et consentements*, Paris, L'Harmattan, 2020, est disponible à la vente en ligne sur le site de [ECF-Echoppe](#).

[1] Haberberg G., Leclerc-Razavet É., Wintrebert D. (s/dir.), *Père-version et consentements*, Paris, L'Harmattan, 2020.

[2] Miller J.-A., « L'enfant et l'objet », *La Petite Girafe*, n°18, décembre 2003, p. 10.

[3] Lacan J., « La signification du phallus », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 686.

[4] Queneau R., *Chêne et chien*, Paris, Gallimard, 1952, p. 45.

[5] « L'Ecclésiaste » ou « Paroles de Qohélet », *La Bible*, verset XI / 9.

[6] Cf. Freud S., « Contributions à la psychologie de la vie amoureuse », *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 55-65.

[7] Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 178.

[8] Miller J.-A., « L'enfant et l'objet », *op. cit.*, p. 10.

L'enfant face au tableau noir... de la sexuation !

« Un homme ne devient le père qu'à la condition de consentir au *pas-tout* qui fait la structure du désir féminin ».

(J.-A. Miller, « L'enfant et l'objet », *La Petite girafe*, n°18, décembre 2003, p. 10)

Père-version et consentements [*][1] : une rigueur théorique et clinique toujours à l'œuvre et un thème qui poursuit le questionnement posé par les tenants de ces « Travaux dirigés » des dix dernières années.

Entre faire série et faire nœud

Ce qui m'avait frappée à la lecture de *L'Enfant et la féminité de sa mère* [2] et *Rencontres avec la castration maternelle* [3], au-delà de leur intérêt clinique et théorique, était le tranchant politique de l'affaire [4]. *Père-version et consentements* tient lui aussi le pari de tenir deux fils : celui de questionner la doxa analytique quitte à se demander si un concept reste opérant pour penser la pratique et celui de maintenir active une clinique du singulier, sous transfert,

qui est proprement l'envers des discours sur la santé mentale. En cela, il *fait série* avec les deux premiers livres. Il ouvre la brèche du père comme concept et revisite le tableau de la sexuaction, véritable répartitoire sexuel [5] pour tout sujet quel que soit son sexe anatomique. L'étonnant dans l'affaire est de l'utiliser pour penser la clinique de l'enfant.

On ne peut qu'être saisi de la résonance de ce point avec la « Note sur l'enfant » : « Le symptôme [de l'enfant] peut représenter la vérité du couple familial » [6]. Cas de névrose d'enfants, certes. Cependant même du côté de la psychose de l'enfant, il n'en reste pas moins que d'un couple, il est question. C'est ainsi que j'entends cette nouvelle recherche : l'enfant aux prises avec un désir maternel « particularisé », mais aux prises aussi avec les modalités singulières du couple que forment ses parents. Ce travail sur le père *fait nœud* à trois.

Un titre qui percute

Père-version...

C'est en 1974, comme nous le rappellent les auteurs, dans son commentaire qui sert de préface à *L'Éveil du printemps* de Wedekind, que Lacan propose ce *Witz*, celui de « *Père-version* » [7].

Il reprendra cette formulation dans son Séminaire « R.S.I. » [8], puis dans le Séminaire *Le Sinthome* [9]. Cela augure de la pluralisation des Noms-du-Père.

Si le désir de la mère, à l'endroit de son enfant, est très présent dans la clinique, la question du désir du père est tout aussi fondamentale. Il s'agit d'un désir *père-versement* orienté vers une femme comme objet cause de son désir [10]. Ainsi, « ce qui désaliène l'enfant du lien à sa mère, ne repose plus sur un interdit posé par le père, mais est conditionné par son désir pour la femme qu'est la mère » [11].

... *et consentements*

C'est avec ce terme qu'un nœud est fait autour de la castration. Et si *Père-version* est au singulier, *consentements* appelle un pluriel, du côté des deux partenaires. Dominique Wintrebert propose d'étendre à quatre le nombre de consentements, partant de deux, à savoir : « côté femme, il s'agit de consentir à être objet *a* pour un homme et côté homme, il s'agit de consentir à la castration féminine, "d'en affronter son horreur" » [\[12\]](#). Il reprend alors une assertion de Jacques-Alain Miller : « Un homme ne devient le père qu'à la condition de consentir au *pas-tout* qui fait la structure du désir féminin » [\[13\]](#). C'est une formulation inséparable de celle-ci : « ce que l'enfant rencontre, c'est la castration maternelle, mais la jouissance de sa mère, en tant que femme, est à la charge du père. Cette disjonction est opérée par "un père qui se fait désir" » [\[14\]](#).

L'enfant aura à naviguer entre ces quatre partitions, lesquelles engagent homme et femme dans leur position de *père* ou de *mère*, se nouent et se dénouent au gré des contingences subjectives, et inscrivent chaque un et chaque une d'un côté ou de l'autre du tableau de la sexualité.

[\[i\]](#) Le livre de G. Haberberg, É. Leclerc-Razavet & D. Wintrebert (s/dir.), *Père-version et consentements*, Paris, L'Harmattan, 2020, est disponible à la vente en ligne sur le site de [ECF-Echoppe](#).

[\[1\]](#) Haberberg G., Leclerc-Razavet É., Wintrebert D. (s/dir.), *Père-version et consentements*, Paris, L'Harmattan, 2020, préface d'Hélène Bonnaud.

[\[2\]](#) Leclerc-Razavet É., Haberberg G., Wintrebert D. (s/dir.), *L'Enfant et la féminité de sa mère*, Paris, L'Harmattan, 2015, préface de François Ansermet.

[3] Wintrebert D., Haberberg G., Leclerc-Razavet É. (s/dir.), *Rencontres avec la castration maternelle*, Paris, L'Harmattan, 2017, préface d'Alexandre Stevens.

[4] Cf. Chaminand Edelstein E., « Deux livres encordés. Pour un concept majeur de la clinique », *Par lettre*, n°43, septembre 2019, p. 69-73.

[5] Cf. Miller J.-A., « Un répartitoire sexuel », *La Cause freudienne*, n°40, janvier 1999, p. 7-27.

[6] Lacan J., « Note sur l'enfant », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 373.

[7] Lacan J., « Préface à *L'Éveil du printemps* », *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 563.

[8] Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXII, « R.S.I. », leçon du 21 janvier 1975, inédit.

[9] Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le Sinthome*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2005, p. 85. Et cf. Haberberg G., Leclerc-Razavet É., Wintrebert D. (s/dir.), *Père-version et consentements*, *op. cit.*, p. 61.

[10] Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXII, « R.S.I. », *op. cit.*

[11] Haberberg G., Leclerc-Razavet É., Wintrebert D. (s/dir.), *Père-version et consentements*, *op. cit.*, p. 176.

[12] *Ibid.*, p. 86.

[13] Miller J.-A., « L'enfant et l'objet », *La Petite girafe*, n°18, décembre 2003, p. 10.

[14] Haberberg G., Leclerc-Razavet É., Wintrebert D. (s/dir.), *Père-version et consentements*, *op. cit.*, p. 178.

« Les promesses de l'impossible » de Augustin Menard

Après [\[*\]](#) *Voyage au pays des psychoses* [\[1\]](#) et *Le Symptôme, entre amour et invention* [\[2\]](#), Augustin Menard a publié récemment son troisième ouvrage : *Les Promesses de l'impossible* [\[3\]](#), aux éditions du Champ social.

Cet « impossible évoqué par Freud », et dont Lacan affirmera qu'il n'est autre qu'un nom du réel, « est ce que promet de rencontrer la psychanalyse à celui qui s'engage dans son expérience » [\[4\]](#), énonce A. Menard dans son introduction, avant de consacrer le deuxième chapitre de son livre, à un « Éloge du trou » [\[5\]](#), qui donne le ton à son ouvrage. Car c'est bien une affaire de trou qui en constitue le fil directeur, un trou de structure lié au fait que l'être humain est un animal parlant.

Avec rigueur et précision, et à la lumière de cas cliniques, A. Menard explore des concepts théoriques comme la vérité, le savoir, l'objet, le transfert, le symptôme, qui jalonnent la trajectoire d'une analyse mais conduisent inexorablement à une butée, « au point d'impasse où se manifeste le réel » [\[6\]](#), ce « réel, qui ex-siste mais dont on ne peut rien dire » [\[7\]](#).

Il démontre aussi comment la rencontre avec ce trou de structure, auquel nul n'échappe, une fois le symptôme dépouillé de ses oripeaux, est ce qui permet, à condition de renoncer à le combler, un nouveau rapport à la jouissance. « L'enveloppe formelle du symptôme est constituée par le biais des métaphores qui substituent à chaque signifiant primordial,

à chaque S_1 un autre signifiant. Ainsi surgit un sens jusqu'au point où de signifiant en signifiant se fait le heurt de la rencontre du réel hors sens. Là, peut se produire un rebroussement créatif prenant appui sur le noyau réel : c'est le *sinthome* » [8], roc irréductible d'où peut jaillir l'invention [9].

Là réside la promesse de la rencontre avec l'impossible visée par la psychanalyse lacanienne : un *savoir y faire* nouveau et enthousiasmant avec le trou, à différencier de l'impossible promesse tenue par le psychothérapeute lorsqu'il s'évertue à essayer d'obturer le trou, coûte que coûte, et sans distinction clinique.

L'orientation borroméenne promue par le dernier enseignement de Lacan relativise les différences entre névrose, psychose et perversion au profit d'une clinique continuiste, clinique des nœuds et de la singularité où chacun est amené à inventer sa propre solution face au réel. « Il y a trente-six façons de nouer » [10], l'important étant le nouage singulier. A. Menard en donne de fines illustrations cliniques dans son ouvrage, certaines reprises de son livre *Voyage au pays des psychoses*, qui mettent en exergue la portée créative d'une clinique orientée par la psychanalyse lacanienne.

Qu'il s'agisse d'opérer une suture, de soutenir un bricolage permettant à certains sujets de se débrouiller face au réel, ou au contraire d'en favoriser la mise à nu, il en résulte à chaque fois un usage singulier du trou qui confère à chacun son style.

Nul doute que celui d'A. Menard trouve sa particularité dans son désir intarissable de transmettre ce que lui a enseigné sa propre cure, son travail avec ses patients et analysants ainsi que l'enseignement de Lacan éclairé par celui de Jacques-Alain Miller, avec une clarté qui ne saurait pour autant occulter la complexité des concepts psychanalytiques.

[*] Le livre de A. Menard, *Les Promesses de l'impossible*, Nîmes, Champ social, 2020, est disponible à la vente en ligne sur le site de [ECF-Echoppe](#).

[1] Menard A., *Voyage au pays des psychoses. Ce que nous enseignent les psychotiques et leurs inventions*, Nîmes, Champ social, 2008.

[2] Menard A., *Le Symptôme, entre amour et invention*, Nîmes, Champ social, 2016.

[3] Menard A., *Les Promesses de l'impossible*, Nîmes, Champ social, 2020.

[4] *Ibid.*, p. 7.

[5] *Ibid.*, p. 17-29.

[6] *Ibid.*, p. 8.

[7] *Ibid.*, p. 43.

[8] *Ibid.*, p. 69.

[9] Cf. Menard A., *Le Symptôme, entre amour et invention*, *op. cit.*

[10] Menard A., *Les Promesses de l'impossible*, *op. cit.*, p. 143.